

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il nous est difficile de décider ce qui a le plus de succès de la robe longue ou du costume court, quand il s'agit de la toilette de bal; cela tient beaucoup au milieu dans lequel il est porté. Ainsi, à la dernière réunion dansante de madame la comtesse de la P***, le costume court eût fait maigre figure dans ces grands salons où l'espace permet à la traîne de développer toute sa majestueuse élégance, et puis, comme les invitations sont restreintes — beaucoup d'hommes, moins de femmes, mais des plus choisies — on ne s'y coudoie pas en valsant, on ne piétine pas sur place, point de bataille de traîne, c'est vraiment un plaisir de danser dans ces conditions-là.

Dans les soirées dansantes intimes, le costume court est décrété le plus charmant, et, avec juste raison, la robe longue est bannie; l'espace dans lequel se meuvent les danseurs, souvent trop nombreux pour la dimension du salon, doit être libre, non seulement afin d'être à l'aise pour danser, mais pour éviter les accidents; nous avons vu des chutes occa-



Toilette d'intérieur en peluche rubis et swra bleu pâle.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

sionnées par la traîne dans laquelle s'enchevêtraient les pieds des danseurs. Quand ce ne serait que pour ce motif agaçant pour l'amour-propre du danseur et gênant pour sa danseuse, on devrait élever une statue au costume court. Il est donc certain que la toilette de bal courte est à la mode, et que même il n'y en a pas d'autre pour les jeunes filles. Disons cependant pour les femmes, qu'elles doivent, dans l'organisation d'une toilette de bal, choisir une façon allant à leur taille, à leur tournure et ne sacrifier à la mode qu'autant qu'elle s'harmoniserait avec taille et tournure. Aux grandes femmes aux formes développées, la traîne est presque d'obligation; aux petites tailles ramassées incliner la jupe, à celles élancées la faire ronde.

Les étoffes de bal sont les mêmes que celles de ville à quelques exceptions près: c'est le swra gros grain

dans les nuances tendres, le satin royal, la peluche, les brochés, les damassés, les brocarts se combinant avec des tissus de gaze brochés, des pompadours. Les garnitures de dentelle brodées, des broderies de perles

découpées, et des tulles blancs brodés de très-riches dessins en perles fines avec feuillages, en perles blanches à reflets d'opale; d'autres tulles, au milieu d'un dessin courant, sont appliqués de fleurs en soie blanches, dont les longues étamines sont faites de pendrilles de perles. Ce sont de magnifiques garnitures qui se posent à plat sur le tablier, et en plus petit au bord de la tunique, à la basque et souvent en plastron. Ces broderies se font sur l'étoffe même; mais excepté sur le velours, elles ne nous semblent pas plus jolies que sur le tulle.

Voici quelques toilettes de bal de genre différent. Une en swra mousse de ton très clair, combiné avec du swra bleu pâle moucheté de paillettes mousse et bleu de ton moyen. La jupe en swra uni est à traîne carrée, plissée à partir du pouff, en larges plis plats soulevés par trois plissés sur lesquels ils rabattent; tablier bouillonné pour la partie inférieure; la partie supérieure est couverte d'une draperie en swra bleu pâle terminée par une frange assortie chenilles et perles. Au relevé des lés de derrière se mêle une écharpe bleue nouée en coques: le corsage en swra mousse à très longue pointe, lacé derrière; le grand décolleté carré a plusieurs plissés de tulle sur lesquels court un fin cordon d'œillets panachés. Au côté gauche, une châtelaine des mêmes fleurs.

Une autre toilette est en satin merveilleux rose et peluche bronze. Jupe longue drapée de plis plats qui viennent mourir sur un bas de jupe bronze dont le bord joue sur deux frisottants de satin. Sur le tablier en satin, divisé verticalement en trois bouillonnés, se croise une draperie plate en peluche qui s'arrête de chaque côté de la traîne; dans le bas et au bord joue une dentelle blanche brodée de perles fumées pailletées d'or. Le corsage en satin rose a une berthe croisée en peluche et derrière, sur la basque, une coque volumineuse avec deux pans, garnis de dentelle, également en peluche. La manche plate en dentelle perlée s'arrête un peu au-dessus du coude et une touffe de saïfoin au feuillage rose est placée au creux de l'épaule. Coiffure des mêmes fleurs disposée en demi-guirlande tombant de côté.

Voici un genre tout-à-fait original qui, bien porté, est d'un goût charmant. C'est encore une robe à traîne, ainsi l'exige la façon. L'étoffe, un satin vert-Nil pour la jupe et un beau velours myrte pour l'habit Louis XV; la traîne, taillée en manteau de cour, est toute relevée et entourée d'un biais de velours myrte, brodé à même d'une broderie en perles vertes changeantes et de différentes grosseurs. Le tablier en satin; de côté, un panneau plissé horizontalement et, devant, deux bouillonnés formant tête, sur une quille de velours brodé qui forme le milieu; cette tête se dispose en spirale. L'habit Louis XV en velours myrte a la basque longue et carrée s'enfuyant à partir de la taille. Le contour est brodé, ainsi que le revers de la grande poche posée derrière, et la manche plate arrêtée au coude par une engageante de dentelle. Le décolleté rond a une malines couchée en spirale qui descend en jabot. Au côté, une touffe de tulipes en satin et chenille. Nous pensons qu'il serait difficile de trouver plus charmante robe. Maintenant nous décrirons des costumes de bal courts. Les plus jolis que nous ayons vus sont la plupart en swra uni et broché blanc; toutefois

quelques pompadours, bien assortis à la façon courte, ont aussi du succès.

Costume en swra blanc, la jupe en broché; au bord, un volant monté à plis creux. Sur une petite tunique en surah uni très ramassée vers le haut, est appliquée dans le bas un tulle brodé de perles qui peut avoir trente centimètres de hauteur, des fleurs en soie forment une bordure très en relief, et du calice tombent de longues étamines de perles qui jouent sur le tablier broché. Les lés de derrière sont noués en larges coques dont les pans chiffonnés s'arrêtent après la jupe. Corsage lacé devant; au décolleté carré, tulle brodé formant berthe; cette berthe est drapée sur l'épaule, d'un côté, par une touffe de roses: thé, rosée et citron, de l'autre par une agrafe de perles. Dans les cheveux couronne de roses.

Costume en satin duchesse crème et swra bleu pâle à bouquets pompadours. Jupe crème garnie de cinq plissés; au dessus, pour le tablier, une draperie pompadour, une draperie crème retombant sur celle-ci, et au bord des deux, un plissé de tulle brodé en soie de bouquets pompadours; les plis du relevé s'arrêtent sous une tunique crème relevée en pouff et ouverte, dans le bas, sur les plissés de la jupe. Corsage en swra crème avec grand gilet pompadour garni de dentelle, piqué tout le long de touffes de fleurs. Manche en tulle. Un dernier costume est en satin de Lyon et tulle mais. La jupe de satin a deux plissés de satin, de sept à huit centimètres de hauteur, montés au bord et superposés; elle est couverte de plissés de tulle, et ces plissés eux-mêmes recouverts d'écharpes de tulle qui se croisent devant, se drapent en pouff, se nouent en coques et finalement forment un fouillis aussi joli qu'inexplicable; des branches de fleurs de grenadiers sont artistement jetées dans l'ensemble. Le corsage en satin à très longue pointe; des draperies de tulle, et une branche de fleurs de grenadier jetée en travers sans apprêt.

CORALIE L.

MOUCHOIRS DE LA COMPAGNIE DES INDES
36, rue Tronchet.

Le mouchoir en dentelle, en point à l'aiguille est le complément élégant de toute toilette de bal et de soirée. On s'étonne de trouver une si grande variété de dispositions de broderie pour un objet qui semblerait devoir être en dehors des caprices de la mode. Que de fines broderies autour de ces fins carrés de batiste, que de jours délicats, reproduisant les fleurs les plus mignonnes! A ces mouchoirs couverts d'artistiques broderies, se pose une belle Valenciennes. Les encadrements de point à l'aiguille, d'application de Bruxelles sont de toute beauté, et les initiales également en dentelle, s'appliquent sur la batiste où sont disposés dans un angle de l'encadrement. Madame Duret sait créer du nouveau avec les mêmes éléments, et les mouchoirs simples, de grande toilette ou de bal, ont chacun diversement leur petite nouveauté. Pour les hommes, le chiffre en point d'échelle sur le mouchoir à haut ourlet à jours en beau fil de main; pour les dames, des chiffres en dentelle appliqués sur des mouchoirs unis et très solides; pour les jeunes gens, des chiffres droits ou renaissance; pour les enfants toutes sortes de vignettes drôlatiques et des fantaisies en broderie de couleur. Les mouchoirs pour corbeilles sont d'une exécution parfaite, les dentelles superbes; ceux pour trousseaux en belle batiste fil de main, se font à ourlets à jours ou piqués et se brodent d'initiales simples.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Nous avons promis le mois dernier de compléter les renseignements demandés à M. Guerlain, pour se préserver des gerçures du visage et des mains. Il faut d'abord envelopper son visage d'un voile pour le garantir de la bise; si cette précaution est insuffisante, que la peau se gerce et que les lèvres se fendent, faire usage du Baume de la Ferté de M. Guerlain; j'affirme que quelques applications de ce baume sur les lèvres les guériront, de même pour les engelures seraient-elles ouvertes: le Baume de la Ferté contient du suc de raisin en grande proportion et son action est des plus douces; la boîte coûte, 1 fr. 50 cent. Nous répétons que l'eau de Benjoin pour la toilette, est de toutes les eaux

de toilette la meilleure pour cette saison, que la crème de fraises est d'un usage excellent. Avons-nous dit que pour l'hiver la Pâte de velours entretient et rend la peau blanche et douce? L'employer avec de l'eau tiède. On peut encore user de la grenadine, une pâte liquide dont le succès va grandissant. Le parfum en grande vogue, la mode du moment, est la rose et l'œillet mélangés, de ce mélange, M. Guerlain, l'habile chimiste, a produit une odeur douce et fraîche. L'héliotrope blanc est aussi très choisi, ces deux parfums méritent le succès qu'ils obtiennent. — Nous pouvons assurer nos lectrices, et pour cause, du meilleur effet des préparations dont nous venons de parler et qui se trouvent à Paris dans les seuls magasins de la rue de la Paix, 15.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 13 et 15).

Robe d'intérieur en peluche rubis. — Un plastron en swra bleu pâle, bouillonné à la vieille, est coupé de volants en swra et en dentelle; de chaque côté s'ajuste la robe princesse demi-ajustée devant, que quelques plis relèvent en pouff. Au bas de la demitraîne, plissé en satin rubis. Une poche cornet en peluche, drapée de swra bleu pâle et de dentelle. A l'encolure un ruché Médicis avec dentelle intérieure se prolongeant en jabot coquillé. Une grosse rose piquée de côté. Manche à coude garnie d'un très haut bouillonné en swra. Une cordelière en chenille est disposée en écharpe-bayadère; les bouts inégaux terminés par un gland tombant de côté.

Robe de bal en satin



Robe de bal en satin et gaze vert Nil, de madame Hubler.

merveilleux et gaze vert Nil. — Tablier en satin, garni dans le bas, d'un volant plissé. Douze petits plissés s'étagent au-dessus, ils sont coupés verticalement en trois quilles, par un ruché de satin. Ce tablier se complète de deux draperies en gaze croisées sur la partie supérieure; un ruché au bord supérieur et, de côté, un lien retenant une coque. Les lés de derrière reçoivent deux volants et une tunique drapée en pouff. Le corsage en gaze est à pointe et lacé derrière; une draperie en satin au décolleté retenue, au milieu, par une traverse; un lien au-dessus de la manche, faite d'un bouillonné tendu rehaussé d'un plissé de tulle. Dans les cheveux, derrière, pouff de fleurs.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4294

TOILETTES DE BAL

Costume de bal en swra bleu pâle pour jeune fille. — Jupe ronde plissée verticalement de plis creux avec broderie de perles sur tulle courant dessus. Une draperie plissée horizontalement enveloppe la partie supérieure de la jupe; elle se chiffonne en pouff et se pique de pans-fichu en pe-

luce bleue. Un nœud en peluche, composé de trois énormes coques, est posé au bas de la draperie, devant. Le corsage à longue basque formant pointe, est lacé derrière. Au bord de la basque, effilé chenille, surmonté d'une broderie. Au décolleté, une berthe-revers brodée et un nœud en pe-

luce. Torsade de peluche à l'entournure. Deux plissés pour manche. — Bas de soie et souliers blancs. — Gants de chevreau. Dans les cheveux, touffe de fleurs avec traîne.

Robe de bal en satin merveilleux et damassé rose de bengale. — La partie du tablier non couverte par les draperies forme des tuyaux d'orgues serrés, à vingt centimètres du bord, qui reçoit deux plissés de satin, par un lien en damassé. Les deux draperies en damassé qui traversent diagonalement le tablier, sont garnies de dentelle; elles viennent se chiffonner dans la couture qui réunit le tablier à la

traîne, sous une dentelle disposée en spirale que soulèvent des coques en satin. A la traîne ramassée par un nœud à la hauteur de la draperie, volant rappelant la disposition du tablier, et au-dessus une grosse ruhe pivoine. Corsage-habit en damassé. Une chute de coques mêlées de dentelle enjolivent la basque. Draperie plissée devant et au dos, cernée d'une dentelle. Nœud à la pointe, devant. — Bas de soie blancs. — Souliers en satin rosé. — Gants blancs. — Dans les cheveux un œillet de côté, avec poudrilles en diamants. Même fleur à l'épaule.

CAUSERIE

L'année 1880 a fini sur trois brillants succès de théâtre : la reprise du *Père prodigue* au Vaudeville, *Divorçons*, au Palais-Royal, et le ballet de *la Korrigane*, à l'Opéra. Chacune de ces trois pièces si différentes doit une bonne partie de son éclat au talent d'un de ses interprètes : la première, qui peut compter du reste parmi les meilleures d'Alexandre Dumas fils, le doit au parfait naturel, aux grandes qualités de comédien de Dupuis, qui, sans faire oublier Lafont, son prédécesseur, dans un rôle difficile, le remplace de la façon la plus intéressante et la plus originale; la seconde, à l'esprit endiablé de cette gracieuse et subtile Céline Chaumont qui fait passer, à force de charmes, de finesses, de tact et de goût, le trait souvent grossier jusqu'à l'inconvenance; et que serait *la Korrigane* sans les jambes vraiment ailées, la verve étincelante de mademoiselle Mauri?... Certes la musique de M. Widor est délicate, distinguée, mais elle manque souvent d'ampleur; le savant organiste ne s'est pas toujours préoccupé suffisamment de l'expression particulière du rythme très vif et très marqué que doivent avoir les airs de danse, et quant au poème de M. Coppée on ne peut dire qu'il soit original : mais les séductions de la danseuse effacent telles défaillances du musicien, telles banalités du poète : mademoiselle Mauri apparaît, danse, sourit, et l'on est charmé.

Nous l'avions vue dans *la Muette* où elle n'avait de *Fenella* que la beauté. La pantomime, cette imitation de toutes choses qui peut devenir sublime, cet art qui n'est qu'un reflet plastique de l'âme pour ainsi dire, et qui rend toutes les nuances des passions et des caractères, la pantomime que les Romains mettaient en parallèle avec l'éloquence n'est point le fait de mademoiselle Mauri. Son talent primesautier semble ne devoir rien à l'étude; il est spontané, facile avant tout; cette ravissante Espagnole danse comme l'oiseau chante, sans effort, sans fatigue, tout naturellement. Voyez-la plutôt au premier acte surgir dans la fraîche idylle bretonne qui forme un contraste du plus piquant réalisme avec le fantastique à outrance de l'acte suivant. Ne dirait-on pas qu'elle s'amuse de tout son cœur et pour elle toute seule, tandis qu'elle nous ravit? Un seul reproche : pourquoi, ayant bravement arboré

le bonnet et tout le reste de l'accoutrement d'une villageoise n'a-t-elle pas mis des bas? Ce maillot rose sortant d'une jupe de bure lui donne un air déshabillé fort étrange, presque indécent.

Nous sommes au *pardon*, et quiconque a visité la Bretagne constatera que l'exactitude locale est poussée jusqu'à la minutie. Cette vieille église projetant son ombre sur une place de village, décorée d'un puits à l'autre extrémité; ce cabaret où l'on s'abreuve de cidre, ces luttes, ces branles, tout a été vu et soigneusement observé. Yvonnette la petite servante d'auberge passe dans ses haillons sordides; en vain voudrait-elle attirer l'attention de Lilez le beau cornemuseux; il n'est sensible qu'à la bonne mine de filles mieux parées. Le beau Lilez, c'est Méranthe qui, en dépit des années, est toujours svelte et léger; on sait que cet habile chorégraphe a été le collaborateur de MM. Widor et Coppée; qu'il a réglé le ballet avant d'y danser si joliment pour sa part. Mais ne nous écartons pas du sujet : Lilez, donc, n'éprouve d'abord que de la pitié pour cette pauvre enfant que ses haillons empêchent de prendre part à la danse et, attribuant sa tristesse à cette privation, il lui donne une pièce d'argent pour s'acheter des affiquets. Humiliation, douleur d'Yvonnette. Recevoir de l'argent quand elle ne désirait qu'un peu d'amour... être offensée ainsi par celui qu'elle adore!... son premier mouvement est de jeter l'argent à un petit mendiant dont elle trouve moyen de soulager la misère, si pauvre qu'elle soit elle-même, puis elle pleure, elle se désole, elle maudit sa destinée... Certains esprits malins qui guettent la révolte des âmes ulcérées pour les tenter et pour les perdre entendent sa plainte et y répondent. Du vieux puits surgit une nuée de petits génies à ailes de chauves-souris; ils se répandent sur la scène en pirouettes, en entrechats, en danses folles qui font le plus grand honneur au cours de danse enfantin de l'Opéra. Yvonnette effarée reconnaît les Korrigans, ces nains impies qui jouent au peuple des campagnes de si mauvais tours, et s'efforcent de détourner les jeunes filles, pour s'unir à elles dans leurs cavernes et perpétuer une race funeste. Ce petit peuple accompagne sa reine, qui promet à Yvonnette les plus beaux atours pour se faire aimer de Lilez; seulement si elle n'y a pas

réussi avant que l'horloge du clocher ait sonné telle heure du soir, elle deviendra la proie des Korrigans. L'amoureuse désespérée accepte; sans doute elle a confiance dans le pouvoir de ses charmes rehaussés par un brin de toilette, et pense bien se rendre maîtresse du cœur de Lilez avant le coucher du soleil, mais elle a compté sans la méchanceté d'un affreux bossu dont elle avait repoussé les hommages grotesques et qui, ayant surpris son entretien avec les Korrigans, n'a rien de plus pressé que d'avancer l'horloge.

Voilà Yvonne redevant par ses nouveaux amis du plus coquet des costumes bretons en laine blanche et d'une magnifique coiffe de dentelle. La grand'messe, à laquelle sans doute elle eût mieux fait d'assister plutôt que de se livrer à des conversations dangereuses, vient de finir; tous les Korrigans sont rentrés dans leur puits tandis que les fidèles s'écoulent sur la place pour prendre part aux jeux; toute l'animation d'un pardon est rendue ici avec un art incomparable: M. Widor s'est surpassé dans le *Pas des bâtons* dansé d'abord par tous les garçons du village qui luttent et font le moulinet. On se demande comment ils peuvent s'en tirer sans entrechoquer leurs grands chapeaux, car c'est une cohue indescriptible, pleine d'ordre au fond pourtant, vous pouvez vous en rapporter à Mérante; puis les femmes interviennent pour désarmer les joueurs de bâton, puis il y a les sauts grotesques du bossu, les sauts aériens de M. Vasquez qui s'élançait si haut qu'on s'attend à ne le voir jamais retomber. Enfin la protégée des Korrigans fait son entrée; elle danse avec d'autres jeunes filles une *Sabotière* à cliquetis de semelles de bois qui est bissée, puis des soli qui prennent, on le conçoit à merveille, le cœur récalcitrant de Lilez; il est vaincu, il va se jeter à ses pieds, demander à genoux cette main qu'il eût dédaignée naguère, quand, grâce au stratagème de l'infâme bossu l'heure sonne, il est trop tard déjà... le duo d'amour est interrompu, les Korrigans emportent leur victime; en vain Lilez voudrait-il la défendre; son bâton invincible se rompt comme un fétu de paille sur une adjuration de la reine.

Assurément cette première partie est la plus charmante; elle est semée de morceaux d'un dessin trop cherché parfois, mais toujours élégant, nouveau et merveilleusement approprié au genre de l'action, au lieu de la scène.

Le rideau se relève sur un site qui rappelle les sauvages solitudes de Karnac; monuments druidiques épars dans une lande déserte, vastes marais voilés de roseaux, genêts et bruyères perçant les rochers. Les Korrigans viennent danser au clair de lune la danse des papillons qui se poursuivent. De ces princesses de l'air, elles ont les ailes transparentes, les antennes et le corselet de diamants ou de rubis, la légèreté, les caprices.

Un effet combiné de biniou et d'harmonica berce ces évolutions fantastiques; nous signalerons une valse lente d'une indescriptible mélancolie. Parmi les esprits de la nuit se trouvent les pauvres fillettes prises à l'appât de la parure et de l'amour, ces deux pièges féminins par excellence; Yvonne est avec elles, Yvonne désolée, ravie pour toujours à son cher Lilez par suite d'une fraude infâme. Le passage de paysans attardés, qui, revenant du pardon, regagnent

leur gîte, interrompt les ébats des esprits nocturnes. On s'égarait aisément dans la lande, surtout lorsqu'on a bu trop de cidre, et que, comme le bossu, on s'obstine encore à vider la gourde que l'on porte en sautoir. Laissant ses compagnons poursuivre leur route, ce traitre tombe, brisé par la fatigue, le sommeil et l'ivresse, sur une pierre ou bientôt les petits Korrigans viennent le harceler comme les Lilliputiens harcelaient Gulliver. Ils le font rouler sur le sol, le secouent, l'éveillent, le forcent à danser avec eux. Eperdu de terreur, il prend la fuite avec toute la bande diabolique à ses trousses, perchée sur ses épaules, suspendue à ses habits, lui donnant la chasse... chasse infernale qui, frappée d'aplomb par un rayon de lune, au sein des ténèbres silencieuses, rappelle les compositions les plus saisissantes de cet illustrateur inspiré de la Bretagne: Yan d'Argent.

Cependant le cornemuseux explore la lande à son tour, cherchant Yvonne, la demandant du geste aux échos de la nuit; les Korrigans l'entourent, s'efforcent de le séduire; il les repousse, ne veut que sa bien-aimée.

« Cherche-la parmi mes sujettes, lui dit la reine et si tu la reconnais, tu seras libre de l'emmener. »

Mais en même temps elle lui touche les yeux de son rameau magique et voilà le pauvre garçon saisi d'illusion, incapable de retrouver les traits d'Yvonne dans les traits d'une fille de l'air et de la nuit qui pourtant n'est autre qu'elle-même, et dont les prières, les protestations de tendresse, les regrets, l'angoisse se traduisent en pas délirants, pathétiques. Tout-à-coup cependant une heureuse inspiration vient à l'esprit de la Korrigane villageoise: elle se met à danser l'espèce de gigue qui, au Pardon, a séduit Lilez; cette danse simplement humaine mais si éloquente, cette danse de l'amour il ne peut l'avoir oubliée!... En effet la mémoire lui revient en regardant sauter Yvonne au son du biniou qui éteint l'accompagnement magique des rondes de phalènes: il la retrouve, il lui ouvre les bras, elle s'y jette d'un élan passionné; en même temps un petit berger accourt un chapelet béni à la main; armé de ce chapelet il fait reculer la reine des Korrigans jusqu'au grand menhir qui s'entreouvre pour la recevoir et l'enfermer; le peuple des malins esprits se disperse, non sans avoir préalablement noyé le vilain bossu au fond de l'étang, et comme le soleil se lève dans toute sa gloire, une procession, bannière en tête monte les sentiers conduisant au village voisin. Yvonne l'a échappé belle; de son cauchemar elle s'éveille fiancée du cornemuseux; mais les jeunes filles qui vendent leur âme pour des bijoux feront bien de ne pas s'attendre dans la réalité à un si heureux dénouement.

Il est vrai que le ballet n'est tenu à aucune moralité; on lui pardonne tout pourvu qu'il soit agréable à l'œil et à l'oreille, dansé surtout par une Mauri. Jamais nous n'avons vu de talent plus nerveux, plus vif, plus personnel, jamais deux jolies jambes n'ont eu autant d'esprit. Rosita Mauri n'est pas de ces araignées à longues pattes dont la légèreté s'explique par une excessive maigreur; elle est de la race un peu râblée, vigoureuse avant tout, qui a inventé le bolero et la cachucha; ses pas sont la netteté même, ses attitudes révèlent une élasticité incomparable. Elle a le diable



Costume en tissu de laine grenat et velours pékiné.
 Pardessus en satin molletonné garni de brandebourgs. — Costume en damassé cachemire et satin prune.

DE MADAME HUBLER, 30, RUE DE CLICHY

Costume en tissu de laine grenat et velours pékiné.
 — Au bas de la jupe, un volant plissé de quinze centimètres est arrêté aux deux tiers par un biais en faille et plissé en long; sur le côté une quille de plissés remontants. Une draperie-châle sur le tablier, dont la garniture se complète par les deux panneaux en velours pékiné, rapportés à la basque du corsage et sous la grande poche de velours, qu'encadre un biais de velours pékiné. Deux lés noués derrière se croisent dans le bas, et s'arrêtent sous la tête du volant. Frange autour des panneaux. Un col et un parement à la manche.

Pardessus en satin molletonné. — Forme casaque, demi-ajustée, garnie dans le bas d'une frange résille en chenille perlée et devant et aux coutures, de pattes-brandebourg faites d'une cordelière torsadée; chenille

et perles; de gros boutons à chaque patte, des nœuds en satin derrière et de côté, un double col assorti à la frange; un jabot Duc, en dentelle, descend, de l'encolure, en large coquillé. Manche ronde avec dentelle et pattes.

Costume en damassé cachemire et satin prune. — Au bas de la jupe en cachemire deux plissés sur lesquels court, au-dessus de l'ourlet, une bande de satin. La tunique en damassé se relève de plis réguliers, s'ouvre légèrement dans le bas et reçoit au-dessus d'un ourlet de cinq centimètres, une large bande de satin. Derrière, le relevé pouff est serré par un pan en satin. Corsage à basque ronde. Un plastron en satin bouillonné avec jabot en satin, un col rabattu également en satin et la manche ronde, terminée par un poignet en cachemire avec second poignet en satin.



Robe de diner en swra dahlia et damassé mauve. — Costume de visite en peluche et satin loutre.

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Robe en swra dahlia et broché mauve. — Jupe à traîne. Le tablier garni, dans le bas, d'un volant à plis creux, surmonté d'une draperie divisée verticalement en plusieurs bouillonnés par plusieurs rangs de fronces. Au-dessus une draperie en broché mauve posée de biais : les plis remontants beaucoup plus profonds pour les premiers. Au bas et au milieu, suivant la ligne des plis, un biais en swra dahlia sur lequel s'applique une dentelle. La traîne est découpée, à son bord inférieur en dents drapées dans la profondeur avec deux plissés posés dessous. Un relevé *tombant* et sur le côté un biais en swra doublé de broché descend en spirale.

Corsage à petite basque accusant la pointe, avec biais plissé, posé au bord. Nœud-châtelaine de côté. A l'encolure ouverte, coquillé de dentelle et, derrière, plissé en swra. Touffe d'œillets à l'angle du décolleté. Manche demi-longue garnie d'un revers en broché et d'une engageante en dentelle.

Costume de visite en peluche et satin. — Jupe en satin garnie de trois volants froncés, tunique drapée en peluche loutre, bordée d'un effilé chenillé. Casaque-corsage en peluche ; à l'encolure collier de frange. Même frange dans le bas tournant aux angles et s'arrêtant à la taille. Manche ronde avec parement.

au corps et la grâce en même temps, une grâce juvénile, parfaitement naïve et originale. Depuis Emma Livry la virginal sylphide, depuis la Mourawief dont la danse pudique traduisait un élan vers l'idéal si poétique et si fervent que nous avons été à peine surpris d'apprendre la transformation finale de cette ballerine en religieuse, personne ne nous avait charmé dans l'art prestigieux de la danse autant que Rosita Mauri. Un public brillant applaudit l'étoile chaque fois qu'elle se montre.

Jusqu'au mois de décembre l'Opéra est envahi par le flot des étrangers et des provinciaux, mais voilà que les habitués de retour à Paris reparaissent dans leurs loges et à l'orchestre. Plus de robes montantes, plus de ces chapeaux qu'osaient jusqu'ici arborer les femmes dans le plus élégant de nos théâtres de musique : l'or ruisselle sur la dentelle noire, les guirlandes de fleurs multicolores en bosse courent sur le satin blanc; les riches étoffes à ramages du temps de Louis XVI ressuscitent, brochées de fleurs et ouvertes en tabliers. Nous voudrions décrire ces jolies innovations du soir, si nous ne nous étions promis de vous parler encore des toilettes du matin inaugurées à l'Institut le 23 décembre, de vous peindre par exemple la maréchale Canrobert semblable à une fine vignette de Keepsake, avec le fichu de dentelle blanche qui allongeait encore sa taille élancée, et d'où sortait sa tête régulière ombragée de plumes grenat sur un feutre gris; madame de Pourtalès, presque aussi belle en grand deuil qu'au temps où Carolus Duran fit son célèbre portrait; madame Brice, qui portait si élégamment le velours grenat et les roses; madame de Canisy, qui éclairait aussi de rose pâle un ensemble sévère, velours et satin noir, et d'abord, et avant tout la belle des belles, cette comtesse Potocka aux grands yeux d'Italienne, vêtue de velours vert myrte, encore une couleur à la mode et qui sied aux brunes presque aussi bien que le

rubis sombre, adopté, paraît-il, d'un commun accord.

Vous dire après cela que le talent de M. Maxime du Camp ne semble pas se prêter au discours académique et que l'auteur de *l'Idée de Dieu* s'est surpassé, alliant avec un tact exquis, dans la plus juste mesure, l'élévation, l'esprit, voire un peu de malice, ce serait traiter trop légèrement des choses sérieuses, après avoir donné tant de place aux choses frivoles.

Nous ne résistons pas cependant au plaisir de citer, pour finir, un passage du discours de M. Caro, bien rassurant pour l'avenir de Paris, de notre pauvre Paris si coupable souvent, mais si grand aussi et bien des fois calomnié par ceux-là mêmes qui jouissent le plus de ses plaisirs. Aux pessimistes qui annoncent que Paris périra dans un cataclysme politique et social M. Caro a répondu qu'il n'avait qu'une foi médiocre dans de semblables prophéties : d'ailleurs, a-t-il ajouté, quoi qu'il puisse arriver, une pensée nous console; il y a des villes qui comme Athènes et Rome ont des âmes immortelles.

« Quel que soit le sort auquel Paris est réservé, qu'il meure demain ou dans vingt siècles, ou bien qu'il vive toujours jeune dans sa vigueur sans cesse renouvelée, ce qu'il a donné à la science, à l'art, à la vraie liberté ne sera pas détruit. La folie d'un jour ne prescrira pas contre les conquêtes de tant de siècles. Les témoins des âges futurs nous rendront cette justice, ils attesteront qu'à toutes les époques de son histoire, à travers bien des défaillances et des aberrations momentanées, Paris s'est retrouvé toujours fidèle à son génie, le vaillant ouvrier de la civilisation. De lui aussi on peut dire que les idées qu'il a jetées dans le monde lui ont fait une âme immortelle; cette âme ne peut pas périr, elle n'appartient pas seulement à une ville ni à un peuple, elle appartient à l'humanité. »

T. B.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

IV

Lettre d'Henriette.

Paris, Mars 18...

Le carême, ma bonne tante et amie, est à Paris un temps assez doux : d'abord, on n'entend plus parler de bals ni de soirées dansantes; j'en étais saturée, non que j'y aie paru, mais les préparatifs, les : « Mère, que mettrai-je ? me conseilles-tu des camélias ou des roses de haies ? Quel déguisement ? en Circassienne ou en reine Mab ? Et toi, mère, que feras-tu ? le costume de Marie de Médicis t'irait bien ! « Cela, les reines Mab et les Circassiennes alimentaient tous les entretiens avant le bal; après, c'étaient les récits, les critiques, les moqueries, les caricatures... Dieu merci, ce temps est clos ! Le carême est commencé, les ardens pari-

siens se teignent de vert, la violette court les rues, et dans les églises on a de bons et longs offices et d'excellentes prédications. J'ai tant prêché moi-même, que ma tante et Roberte sont venues entendre notre orateur ! ma tante a été satisfaite, Roberte a, selon sa coutume, épilogué et critiqué : il y a pourtant de bons recoins dans sa chère âme, si le grain précieux pouvait y tomber et porter ses fruits ! Elle n'est pas heureuse, les plaisirs promettent beaucoup et donnent peu ; souvent, je la vois revenir attristée et fatiguée de ces belles réunions pour lesquelles on fait tant de frais et de dépenses ; un sourd ennui pèse sur elle ; le but qu'elle poursuit ressemble un peu aux châteaux de la fée Morgane, il brille et puis s'efface... il approche et s'éloigne... et ni mon oncle ni ma tante ne sont contents de voir arriver Pâques sans qu'on ait à annoncer une heureuse alliance... Quelques demandes ont

été faites pourtant, mais Roberte ne les a pas accueillies : elle a bien le droit d'être un peu difficile et de ne pas acheter la liberté au prix de tout bonheur domestique. Je crois qu'elle a été gâtée ; aussi, est-elle impatiente de la vie, et s'étonne-t-elle de ne pas y trouver des joies, des surprises heureuses, comme on en fait aux petits enfants, mais rien qu'aux petits enfants ! Elle n'a guère connu de règle, et s'étonne de trouver maintenant des obstacles à ses désirs.

« Tu es bien heureuse de ne t'inquiéter de rien, de ne rien désirer, » me dit-elle parfois,

Mais si !... je m'inquiète de vous, tante, d'elle-même, Roberte, de l'avenir, qui est si voilé à mes yeux ; mais vous m'avez appris à remettre inquiétudes et désirs entre les mains fidèles du bon Dieu : tout y est, et je suis tranquille.

Roberte a paru prendre intérêt à un incident si petit, si léger, que je ne vous en aurais pas parlé, n'était qu'elle y avait attaché de l'importance. Voici. A l'église, j'ai une place fixe dans la chapelle de la Sainte Vierge, et je connais de vue, par leurs visages, leurs toilettes, leurs attitudes, les autres habituées. Près de moi se place ordinairement une dame de cinquante ans peut-être, grande, l'air distingué, et qui est toujours profondément recueillie dans sa prière. L'autre jour, elle est sortie avant moi, et j'ai vu, sur sa chaise, une image tombée de son livre. Je l'ai prise : c'était un souvenir mortuaire dont j'ai retenu la teneur :

*Priez pour le repos de l'âme
de Monsieur Maurice de Bréhault,
Colonel d'artillerie en retraite,
décédé en son Château de Bréhault,
à l'âge de soixante-six ans.*

Puis, des textes pieux, tirés des Écritures. Je mis l'image dans mon livre, et je la montrai à ma tante et à Roberte :

« Monsieur de Bréhault ! pauvre homme ! dit ma tante, mort si jeune !

— Vous l'avez connu, ma tante ?

— Oui, ma chère, aimable, galant homme, tout à fait, fort supérieur à son fils.

— Tu trouves, mère ?

— Si je trouve ! un homme de cœur comparé à un bellâtre et à un fat.

— Et cette dame qui a laissé tomber l'image, c'est la veuve de M. de Bréhault ?

— Comment est-elle, Henriette ?

— Grande, un air très imposant, de beaux traits, si on peut les juger sous son voile.

— C'est cela, la veuve de M. de Bréhault, la mère de M. Alban.

— Et que feras-tu de cette image, Henriette !

— Je la rendrai demain à madame de Bréhault.

— Tu es sûre de la revoir ?

— Oui, elle vient tous les matins.

— C'est une femme d'une grande piété, dit ma tante, d'un ton onctueux et approbatif qui ne lui est pas ordinaire.

— Vous la connaissez beaucoup, ma tante !

— Nous la rencontrons dans le monde, elle et son fils.

— Quel charmant costume il portait à ce dernier bal !

— Comment était-il donc ?

— Quoi ! mère, tu ne t'en souviens pas ? Un habit Louis XV, à la Létorière, et qui lui s'yait ! »

Roberte a gardé un certain souvenir de ce beau Létorière. Elle y revint à plusieurs reprises. On interrogea même mon oncle sur les Bréhault, et mon oncle, qui a la passion de la généalogie, reprit de très haut, à un ancêtre, un Bréhault, conseiller au Parlement de Rouen, dont le fils avait occupé, sous le premier Empire, une préfecture importante, et dont le petit-fils avait fourni une brillante carrière dans l'artillerie. — Et M. Alban de Bréhault est comme le quatrième officier de Marlborough : il ne porte rien, ne fait rien, que manger son argent sur le pavé de Paris. L'oisiveté est la mère de tous les vices.

Ma tante répliqua, elle voulut excuser, expliquer, mais son mari ne lui en laissa pas le temps : la conversation changea, et il ne fut plus question des Bréhault.

J'ai retrouvé madame de Bréhault à l'église, et je lui ai remis l'image avec un mot d'explication : elle m'a serré la main, m'a remerciée, en me regardant avec de beaux yeux bruns, des yeux qui ont pleuré, et j'ai vu alors, de près, sa figure bienveillante, douce et triste.

Elle vient, sans doute, se consoler auprès du bon Dieu.

« Eh bien ! tu as rendu l'image ? me dit Roberte à mon retour.

— Oui.

— Et que t'a dit madame de Bréhault ?

— Elle m'a dit merci.

— Quoi ! pas un mot de conversation ?

— C'était à l'église.

— Ne te scandalise pas ! je croyais que vous étiez sorties ensemble. »

Ce fut tout, on ne parle plus des Bréhault ; mais si M. Alban se présentait, serait-il refusé ?

Adieu, ma bonne tante, je vous embrasse du fond du cœur et suis, avec respect,

Votre nièce et fille, HENRIETTE.

V

Madame de Bréhault à sa sœur.

Paris, Avril 18...

Vos lettres, ma bonne sœur, me rafraichissent l'esprit, et, dans cette agitation de Paris, elles me font vivre un peu de votre vie tranquille et riante, elles me transportent dans votre jolie maison de Noyelles, entre votre bon mari et vous, près de vos deux jeunes ménages, dont les enfants égayent votre arrière-saison. Ici, chère Éléonore, l'existence n'est pas aussi souriante ; j'ai l'air calme, ma vie est réglée, uniforme, très paisible au dehors, mais extrêmement agitée au dedans. Mon pauvre fils me remplit d'inquiétudes et d'amertume. Rien ne change en lui, toujours le même goût du plaisir, les mêmes allures désordonnées, la même haine de tout frein ; nous vivons sous le même toit, nous sortons ensemble, et pourtant que nous sommes, hélas ! étrangers l'un à l'autre. Vous savez s'il m'est cher, jugez si le désordre de ses mœurs et de son esprit m'accable de peines ! Sa foi est perdue, toutes les maladies morales dévorent son cœur, des doctrines détestables ont empoisonné son esprit, et je vois mon pauvre enfant si cher, en voie de se perdre pour le temps et pour l'éternité ! Vous savez que je ne fus

pas maîtresse de son éducation, et que mon mari voulut qu'il fût confié aux mêmes maîtres qui avaient dirigé sa jeunesse... Il n'a pas vu les résultats de cette éducation dont Dieu est absent; je suis seule à les déplorer, seule à chercher un remède.

Je prie beaucoup, je prie incessamment, je fais prier, et je tâche que des aumônes abondantes prient pour cette âme bien aimée. Et puis, Alban ne refuserait pas de se marier, il me l'a dit : je demande à Dieu une femme qui le sauve, qui puisse lui plaire et qui ait assez d'élévation morale, assez de force chrétienne pour s'attacher à l'âme de son mari, la tirer du gouffre et la donner à Dieu... Mais où trouver cette fiancée que je voudrais offrir à mon fils, comme une perle sans prix contre laquelle il troquerait ses détestables plaisirs ? Je cherche, je vais dans le monde, j'ai resserré les anciennes relations de notre famille; je vois, j'observe; j'ai rencontré des jeunes filles gracieuses, des jeunes filles pieuses, mais, je ne sais, aucune ne me montre ce type que je possède en moi et dont je voudrais revêtir l'ange sauveur de mon fils. Avant tout, il faut qu'elle lui plaise, afin qu'elle prenne sur lui cet ascendant secret, mais tout-puissant, qui le mènera vers les sommets, vers la vie pure, religieuse, utile... vers ce qu'il n'est pas, enfin ! vers ce qu'il ne comprend même plus !

Il me semble que vous me répondez : Vous demandez un miracle ! eh ! oui, je demande un miracle à mon Dieu ; je ne veux pas que cette âme périsse, et supplie Dieu de la guérir en se servant de la plus chaste et de la plus légitime affection ; je veux qu'il dise à une femme, à une pure et charmante fiancée, ce mot sacré : *Vous seule !* qu'il bâtisse un foyer pour elle et pour les enfants qu'elle lui donnera, et que, revenu à une vie honorée et réglée, il revienne à Dieu, auteur de tout bien. Mais, pour cela, il ne lui faut pas une femme vulgaire, ivre de luxe, de toilette et de liberté, et je cherche partout ce cœur tendre et fort qui soutiendra la faiblesse du sien. Vous ririez parfois de mon idée fixe : tout jeune visage féminin attire mon attention ; je ne saurais, à l'église, voir prier ou communier une jeune fille, sans me dire : « La voilà peut-être ! »

Quand je l'aurai trouvée, quand ils seront unis, je pourrai dire mon *Nunc dimittis*. Je ne suis pas très vieille, mais j'ai tant souffert dans ma vie que je dis volontiers à Dieu, avec saint Augustin pour lequel Monique a tant pleuré : *Laissez-moi incliner sur votre sein ma tête fatiguée, pour que je puisse me reposer un peu*. Heureuse Monique, que le repos d'Ostie dut lui paraître doux !

Adieu, chère et bonne sœur, je vous parle avec une absolue confiance, n'êtes-vous pas ma première amie, et disposée à comprendre même ce que vous n'avez pas senti ? Priez pour moi et croyez-moi à toujours

Votre, E. DE BRÉHAULT.

VI

Henriette à sa tante.

Paris, Mai 18...

MA BONNE TANTE,

On dit que tout fait événement dans les petites villes, mais Paris est une réunion de petites villes, et, là aussi, le moindre caillou jeté dans l'eau retentit, fait des cercles et attire l'attention. Nous venons d'a-

voir notre caillou ! Ma tante reçoit le jeudi ; ses amies, en grande toilette, arrivent de tous les points de l'horizon, entrent, saluent, disent quelques mots, se lèvent, saluent et disparaissent. Et plus on compte d'entrées et de saluts, plus beau c'est. Au coin de la cheminée, assise dans un fauteuil ventre-de-biche, ma tante, *in fiocchi*, attend, reçoit, donne des poignées de main, soutient la conversation, et Roberte la seconde de son mieux ; elle cause avec les jeunes filles, elle reconduit jusqu'à l'antichambre les vieilles dames ; de temps en temps, elle fait circuler un petit panier d'argent rempli de bonbons au chocolat, ou une assiette de vieux Saxe, pleine de fruits confits. Cela amuse. Je l'aide dans ce service, et quand l'après-dînée avance, je fais le thé et je sers les allants et venants.

Hier était donc jeudi ; nous étions dans notre gloire, nous avions eu foule, ma tante était fatiguée ; quatre heures de réception, d'amabilité, énervent plus que les vêpres, les complies et le salut ; mais Roberte, animée, enjouée, belle dans sa robe de faille gris-ardoise, bien coiffée, les yeux scintillants, était tout à fait charmante. Elle est brune et pâle, mais, ce jour-là, une jolie teinte rose colorait ses joues, et cette teinte devint plus vive à l'entrée d'une dame, une de nos dernières visiteuses. On ne l'annonça point, on n'annonce plus guère, mais je la reconnus : c'était madame de Bréhault, ma voisine de Sainte-Clotilde ; elle avait quitté son costume du matin, modeste et sobre, elle avait une très belle toilette de satin noir, et un air imposant et doux, comme à l'ordinaire.

Elle alla droit à ma tante, qui s'était levée pour la saluer, et elle lui dit :

« Vous voyez, madame, que je profite de vos bontés et que je n'ai pas oublié votre jeudi... »

Elle s'assit et se mêla doucement à la conversation ; Roberte me fit signe : j'allai à la table au thé, je préparai une jolie tasse, et ma cousine me suivit, en portant le pot à crème et une assiette de gâteaux. Madame de Bréhault nous regarda fort gracieusement, tout en refusant nos offres ; je me sentis, je l'avoue, l'objet d'une attention particulière : elle me reconnaissait et me regardait avec bienveillance, parce que je lui avais rendu ce souvenir, précieux pour elle.

Cette belle visite partie (les visites du *jour* ne sont jamais longues), les autres s'écoulèrent aussi ; nous restâmes tout à fait seules :

« Mais, mère, dit aussitôt Roberte, comment se fait-il que tu aies eu la visite de madame de Bréhault ?

— C'est tout simple : je l'ai rencontrée vendredi dernier chez madame du Chateau, nous nous sommes connues autrefois, et je l'ai invitée à venir me voir.

— Nous rendrons la visite ?

— Assurément. »

Le soir, Roberte vint me trouver dans ma chambre, où je lisais tranquillement ; après quelques mots insignifiants, elle me dit :

« Madame de Bréhault t'a reconnue sans doute ?

— Je le pense, et c'est à cela que j'ai dû son joli salut.

— Tu ne lui avais jamais parlé, en sortant de l'église, comme les dévotes qui font des conciliabules sous le porche ?

— Mais jamais !

— Elle est très bien, cette dame.

— Tout à fait bien.

— Et qu'est-ce que tu lis-là, ma chérie ?

— La vie d'une religieuse des Oiseaux, la Mère Marie-Anne !

— Cela doit être ennuyeux comme la pluie.

— *Je te jure que non. Mademoiselle de la Fruglaye* a longtemps vécu dans le monde avant d'entrer en religion, et le récit de sa vie mondaine est fort intéressant.

— Je te laisse avec elle. Bonsoir, chère ! ne va pas au couvent au moins ! »

Ma tante et Roberte ont rendu la visite trois jours après ; je ne les ai pas accompagnées, elles sont revenues satisfaites :

« Charmant accueil ! disait ma tante. Et comme tout a l'air bien ordonné dans cette maison !

— L'installation n'est pas magnifique, objecta Roberte.

— Songe que madame de Bréhault est ici en camp volant, pour se rapprocher de son fils ; sa vraie habitation, c'est une belle maison près de Tours, et près de là habite sa sœur, au château de Noyelles : la famille joue là un grand rôle.

— Et M. Alban que fait-il ?

— Rien, il voit le monde, à Paris ; mais quand il le voudra, il sera conseiller général, député... il n'a pas besoin de travailler à se faire un avenir... il est tout fait.

— Il n'a eu que la peine de naître, ajouta Roberte en riant. »

Ce serait un beau parti pour Roberte que ce M. Alban, et je le lui souhaite de tout mon cœur. Ma tante y pense sans doute.

Moi, je pense à vous, ma tante Marie chérie, et je vous embrasse à grands bras.

Votre HENRIETTE.

VII

Henriette à sa tante.

Paris, Mai 18...

Vous me demandez, ma bonne tante, nos projets pour cet été ; je sais que mon oncle profitera des vacances de la *Thémis arithméticienne*, comme il appelle sa Cour, et passera quelque temps à Vichy ; ma tante et Roberte l'accompagneront, et moi, si vous daignez me recevoir, j'aurai l'ineffable plaisir de me retrouver chez vous, avec vous. Qu'avec joie je reverrai Nancy, votre maison et vos vieux amis ! La vie que je mène ici, quoique agréable et douce, est un peu factice : je ne me déguise pas, et pourtant je ne suis pas moi, car, si je disais tout ce que je pense, sur le monde, la fortune, l'emploi du temps, l'importance des bagatelles, le mépris des grands et véritables intérêts, on me croirait folle.

L'agitation mondaine est à son comble ; on se cherche plus que jamais avant de se quitter : les uns vont

(La suite au prochain numéro.)

à la campagne, les autres aux eaux, les autres en voyage ; bientôt il n'y aura plus personne à Paris, ce qui n'empêchera pas les rues de regorger de monde, et, en attendant ces prochains départs, on se réunit. Nous avons eu plusieurs grands diners, l'un, dédié aux collègues de mon oncle, un autre, aux amis intimes, un autre, aux connaissances cosmopolites, un habitant de New-York à côté d'une belle dame romaine, puis, un dernier, le plus magnifique, aux plus belles relations du beau monde. Entre nous, je crois qu'il était donné spécialement pour madame de Bréhault et M. son fils, et que Roberte n'était pas étrangère à cette invitation. Madame de Bréhault m'a paru de la plus exquise amabilité ; elle parle rarement des personnes, mais les faits, les événements, les idées prennent dans sa bouche un tour agréable, sérieux presque toujours, mais toujours amusant. Elle a eu la bonté de causer avec moi, et je me sentais à l'aise, presque comme avec vous, tante Marie.

M. Alban ne lui ressemble pas ; je ne pourrais dire au juste comment est son visage : je n'ai vu qu'une barbe blonde et des yeux gris ; il paraît distrait, car on est obligé de le rappeler au sujet de la conversation. Roberte lui trouve l'air très distingué ; elle raffole, dit-elle, de madame de Bréhault, mais... mais je ne crois pas que ce soit là de l'affection : c'est un engouement où le beau nom, le joli château de Touraine sont pour beaucoup... si ce n'est pour tout. Réussira-t-elle ? Elle aurait tout à gagner dans l'intimité d'une si digne belle-mère. Et j'en profiterais pour mon propre compte.

Madame de Bréhault connaît la Lorraine et notre cher Nancy ; elle m'a dit :

« Si je vais cet automne en Lorraine, je m'arrêterai à Nancy, et je vous chercherai, mademoiselle. »

Ma tante, vous aurez plaisir à la connaître : elle vous ressemble, mais elle n'a pas l'air reposé et serein que j'aime tant à trouver en vous. Roberte m'a beaucoup questionnée :

« Que t'a-t-elle dit ? — Quoi ! vous parliez des sermons du dernier carême ! c'est admirable. Et M. Alban, comment le trouves-tu ?

— Bien, il me semble.

— Oui, il est mieux certainement que la plupart des jeunes gens, mais il est trop en l'air, trop distrait : son esprit court toujours loin de son corps...

— Où ?

— Le sais-je ? autour d'une table de jeu, au bois, dans les coulisses... Il n'est pas sage, dit-on, le blond Alban ! et c'est pour cela que sa charmante mère a l'air mélancolique. »

Je n'en demandai pas davantage ; les grands diners sont clos ; la belle argenterie est rentrée dans ses boîtes, et les belles humeurs aussi. Tout le monde paraît triste, tout le monde s'en va.

Adieu, ma bonne tante, je vous quitte, car je fais des fleurs pour le mois du Sacré-Cœur de la paroisse. Que n'êtes-vous là ! je vous embrasse et vous aime.

HENRIETTE.

M. BOURDON.

Le mot de la Charade contenue dans le numéro du 8 Janvier est : *Maisonnelle*.



Souliers d'intérieur et souliers de bal.
De la maison Bernier-Laffon, 160, rue Montmartre.

Mouchoirs pour grande toilette.
De la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet.

Soulier en satin gris orné d'une broderie camaïeu.

Soulier en satin blanc brodé de perles et garni d'un nœud formé de coques en satin.

Soulier en satin noir piqué avec nœud assorti.

Soulier en velours brodé de jais, orné de coques en satin, serrées par une traverse brodée de jais.

Mouchoir en batiste linon. — Au contour, une belle dentelle sur laquelle la broderie du mouchoir fait relief.

Mouchoir garni d'une haute Valenciennes; très fine



Corsage pour costume journalier, de madame Bréant-Castel.

broderie au plumetis mêlée de jours et de point d'arme.

Mouchoir en point de Bruges; très riche encadrement.

Corsage en cachemire de l'Inde, myrte et peluche assortie. — Un plastron en peluche s'agrafe de côté sous le corsage, lequel se lace sous la poitrine, à de petits anneaux cousus sous le rouleau du corsage. Le lacet de soie se noue dans le bas. Un col-châle en peluche descend jusqu'à la partie lacée. A la manche ronde, poignet en peluche surmonté d'un parement lacé de côté.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4294, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, toilette de diner (gravure n° 4292). — Corsage décolleté, deuxième toilette (n° 4292 bis). — Corsage Jersey; pour petite fille, page 1 (cahier de Janvier).

DEUXIÈME CÔTÉ

Robe de chambre, page 1 (cahier de Janvier).



Falconer imp. Paris

4294

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Orrouet 2

Toilettes de M^{me} Bréant-Castel, 19, r. du 4 Septembre - Parfums de la M^{me} Guerlain.

r. de la Paix 15 - Machines à coudre & à Plisser, Breveté S. G. D. G. de H. Vigneron, 70, B. Sébastopol.